

Pierre Charmoz  
Jean-Louis Lejonec

# Écrins fatals !

La première enquête de Sherlock Holmes



éditions Guérin  
CHAMONIX

Sherlock Holmes, Mycroft Holmes et le professeur Moriarty  
sont des personnages de fiction  
inventés par Arthur Conan Doyle (1859-1930).

© Éditions Guérin – Chamonix, 2015  
Les éditions Guérin sont une société du groupe Paulsen Media.  
[www.editionsguerin.com](http://www.editionsguerin.com)

**Pierre Charmoz  
Jean-Louis Lejonc**

# **Écrins fatals !**

La première enquête de Sherlock Holmes

**éditions Guérin**  
CHAMONIX



[Suite du carnet Dupin.]

La ligne de chemin de fer reliant Lyon à Grenoble permet de rejoindre le Dauphiné en deux jours par la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. Par la diligence, on gagne ensuite Briançon grâce à la nouvelle route pavée qui passe par le col du Lautaret. (On n'arrête pas le progrès, l'accélération de l'histoire accompagne celle des transports.) Pour la Bérarde, je devais voir en chemin.

J'avais dormi à Lyon la nuit du dimanche au lundi, dans un modeste hôtel du quartier des Brotteaux, d'un sommeil troublé par le souvenir de la vitesse effrayante du train qui n'avait pas mis beaucoup plus de douze heures pour m'emmener de Paris à la capitale des Gaules. J'avais passé une meilleure nuit à Grenoble le lundi soir ; l'habitude des transports trépidants vient vite. J'avais pu prendre connaissance de l'ouvrage de Jean-Charles-François Ladoucette, qui avait été préfet à Gap : *Histoire, antiquités, usages, dialectes*

*des Hautes-Alpes*, que m'avait fait porter Monsieur Claude. Il fourmillait de détails fort curieux sur les mœurs des habitants de cette contrée reculée.

Je sautai le mardi 21 juin au matin dans la diligence pour Briançon. On fit halte au Bourg-d'Oisans à l'heure du déjeuner. Je m'enquis d'un moyen pour gagner la Bérarde. Il ne suffisait pas de tourner à droite au départ de la nouvelle route du Lautaret, comme le résumait cet imbécile de Monsieur Claude. Il fallait une voiture pour gagner tout d'abord le Bourg-d'Arud, un village au débouché de la vallée du Vénéon. On m'assura qu'un nommé Turc-Baron, de Vénosc, pourrait me prendre dans sa carriole un peu plus loin, au lieu-dit « le Clapier » où il faisait ses fenaisons. Auparavant, on déjeuna à l'auberge d'une volaille, fort goûteuse, servie avec un gratin de pommes de terre assaisonné de crème fraîche, une spécialité dauphinoise. En revanche, le vin, une piquette, ne valait même pas celle d'Argenteuil. On acheva le repas avec quelques noix, et une liqueur locale, distillée à partir d'une plante nommée génépi. Malgré l'addition, aussi astronomique que l'observatoire de Monsieur Puiseux, j'invitai l'ensemble

de la tablée à une tournée supplémentaire de génépi, en l'honneur de la Sûreté qui régalaït – toast que je prononçai *in petto*. Nous repartîmes. Je m'assoupis dans la voiture malgré les cahots ; on oublia de s'arrêter au Clapier, on passa sans doute devant le dénommé Turc-Baron en train de faucher, on attaqua à mon insu la rampe des Commères. Monsieur Claude aurait dit que je manquais à sa recommandation de tourner à droite à la bifurcation vers le col du Lautaret.

Je me réveillai au Frêne. On faisait boire les chevaux. Personne n'avait entendu parler de montagnards anglais, et on me rit au nez quand je m'avisai d'un possible moyen de gagner la Bérarde : « Sauf vot' respect, *monchieur*, il vous faudra attendre demain que la diligence repasse pour vous déposer avant le Bourg-d'Oisans, et encore, vous serez pas rendu. Sinon, vous pouvez toujours tenter par la montagne, par là... » On ricanait en me désignant de hautes cimes qui cernaient la vallée vers le sud. J'étais désespéré. Tout ça à cause de ce maudit gratin dauphinois trop arrosé et de ce génépi... Monsieur Claude aura beau jeu de se gausser de moi auprès du duc de Morny. Le succès de l'entreprise reposait

désormais exclusivement sur Alexandre Pic. En toute hypothèse, ma réputation, déjà entamée, allait se ternir définitivement dans ces montagnes reculées de l'Oisans.

Nous arrivâmes à La Grave, un village situé quelques kilomètres avant le col du Lautaret. Je ruminais ma déception. Adieu la Bérarde et la vallée du Vénéon. Je sentais une lassitude sans nom s'abattre sur moi. Monsieur Claude a raison, je n'ai plus 20 ans : les voyages fatiguent la vieillesse, et la mémoire ! La mission allait échouer, à moins que Pic ne pût agir avant le 24, date prévue pour l'attaque de Whymper, en espérant qu'il soit à la hauteur. J'ai la prétention d'avoir conservé mes facultés déductives.

On annonça qu'un éboulement s'était produit à la tête du nouveau tunnel ouvert à la sortie du village, dans des ardoisières, et que la route ne serait pas dégagée avant le lendemain. Il fallait dormir à La Grave, dans un hôtel prétendument flambant neuf. Plus question de régaler l'assemblée, je dînai sobrement et seul. J'interrogeai l'aubergiste, un certain Juge, qui n'avait guère une allure magistrale, mais connaissait la région. Il me confirma



que le coche ne repasserait pas en sens inverse avant le lendemain. Un jeune cristallier buvait son génépi vespéral dans la salle à manger – une habitude locale, on boit ici du génépi comme de l’absinthe en plaine et, renseignements pris, ces plantes sont apparentées. Il me proposa de me conduire à travers la montagne, par un passage qui franchit une brèche située du côté de l’Œille de la Meidjour, l’aiguille qui domine le village au sud et que le soleil surmonte à la mi-journée, d’où son nom. Il prononçait « Meije ». Il m’invita à sortir pour me montrer cette aiguille du Midi de La Grave qui se dessinait dans l’ombre, à la pâle lumière de la lune qui entreprenait sa course. Je levai un regard épouvanté vers les sommets affreux qu’on me proposait de côtoyer, entourés de glaciers monstrueux et parcourus de brumes.

Je déclinai la proposition, d’autant que le dénommé Juge m’indiqua la possibilité de contourner tout le massif pour me rendre à Vallouise par Briançon et la vallée de la Durance. Je souris à l’énoncé du nom de cette bourgade : c’était le point de départ de l’astronome Puiseux, l’homme qui affirmait avoir vu le sommet des Écrins depuis le mont Pelvoux.

Un vague espoir renaissait. Qui prétend que l'on voit les Écrins de la Bérarde ? Puiseux ne parle jamais de la Bérarde. Peut-être que Whympers se fourrait le bâton ferré dans l'œil en prétendant attaquer par le Vénéon. Je décidai de poursuivre jusqu'à Briançon puis d'aller à Vallouise. Au point où j'en étais...

*[Suite du manuscrit de Sherlock Holmes.]*

Le 23 juin 1864, nous avons passé un col très élevé. Mon oncle se rengorgeait de cet exploit. Il m'expliqua que ce col, en fait une brèche entre un sommet incroyablement escarpé qui se nommait « Meije » et un autre en forme de râteau, n'avait jamais été franchi et que je venais donc de réaliser ma première première. Nous descendîmes ensuite un sentier abrupt vers la Bérarde, une sorte de hameau assez déplaisant, enfoncé dans une étroite vallée et surmonté de montagnes dont je n'arrivais à deviner la cime qu'en me tordant littéralement le cou. Oncle Edward semblait, lui, parfaitement à son aise dans ce milieu hostile et il serra dans ses bras avec une réelle affection un des habitants du lieu, un dénommé Rodier. Tandis que nous nous préparions à dîner, une sorte de gémissement lugubre s'invita dans la conversation.

– Le vent se lève, dirait-on, remarqua Edward en tirant sur son trognon de cigare (sa réserve de

havanés et le reste de nos provisions devaient nous rejoindre par porteur spécial, un certain Alexandre Pic, qui tardait à se présenter).

Rodier hocha la tête lentement, en une sorte de dénégation :

– Ce n'est pas le vent, Monsieur.

– Qu'est-ce donc alors ? interrogea oncle Edward, intrigué.

Rodier tira sur sa courte pipe et fit mine de ne pas entendre la question. Il sortit de laasure où nous avions trouvé refuge, et, peu de temps après, nous entendîmes de nouveau le hululement. Oncle Edward, qui avait suivi Rodier à l'extérieur, s'exclama :

– Cela vient du côté de Bonne-Pierre, par où nous devons passer demain.

– Cela se peut, répondit sobrement Rodier.

– Et ce Pic qui n'arrive pas ! grommela oncle Edward.

J'avais suivi les deux hommes à l'extérieur et, au lieu de revenir partager en leur compagnie une soupe locale dont l'odeur seule me soulevait le cœur, je prétextai un besoin pressant de me dégourdir les jambes. Il y avait suffisamment de

jour pour que je ne craignisse pas de m'aventurer au sein du chaos de gros blocs qui ferme le fond du vallon. Dans l'insouciance de ma jeunesse, je sautais d'un bloc à l'autre, sans imaginer me rompre une jambe en manquant un pas. Il est vrai que les leçons de Monsieur Chabrand m'avaient donné un équilibre de danseur et muni de cuisses aux muscles d'acier. Je m'élevai rapidement dans cette pente jusqu'aux premières traces de neige. J'étais assez impatient de toucher ce tapis scintillant qui prenait, au soleil couchant, une teinte un peu rosée. Je m'aventurai jusqu'au milieu du névé, projetant quelques glissades sans danger. L'extrémité inférieure de l'étendue neigeuse se relevait suffisamment pour contrarier les lois de la gravité en cas de chute incontrôlée du néophyte que j'étais (et que je suis resté). Alors que je m'apprêtais, pour la deuxième ou troisième fois, à me livrer à une descente élégante, utilisant mon *alpenstock* comme un marin une godille, un cri déchirant retentit à une faible distance. Malgré moi, je frissonnai. Je n'ai jamais été couard, ni lâche, même dans mes tendres années. Et, presque adolescent, je me sentais suffisamment assuré par

ma corpulence et ma musculature pour affronter tout type de bandits qui, dans mon imagination, peuplaient nécessairement ces zones inhospitalières. Et pourtant, je tremblais à entendre cette lugubre plainte... Le vent ? Une créature égarée ? Blessée peut-être ?

Je m'apprêtais à redescendre le plus vite possible pour alerter mes compagnons quand je tombai, mise en évidence par les rayons du soleil couchant, sur une empreinte monstrueuse, au point que je ne pus l'attribuer à aucune espèce vivante connue – ce que me confirma un petit guide des « traces des animaux des Alpes » que j'avais eu la bonne idée d'emporter avec moi. Je me tournai dans tous les sens et, alors que le crépuscule du soir s'assombrissait, je crus voir une ombre gigantesque passer à quelques mètres, mais, déséquilibré par les mouvements de girouette qui m'agitaient, je perdis l'équilibre et dévalai, plus vite que je ne l'aurais souhaité, la pente de neige jusqu'aux premiers blocs de granite qui en marquaient la limite inférieure. Heureusement, grâce à la providentielle disposition de l'endroit, je me relevai sans la moindre égratignure. Je décidai de remonter quatre à quatre

jusqu'à la trace afin d'en noter la mesure exacte sur mon carnet. J'ai toujours sur moi divers instruments servant à prélever des échantillons ou à les mesurer. J'ai pris cette habitude afin de plaire, dans un premier temps, à Mademoiselle Claire qui nous dispensait les cours de sciences naturelles, matières où le brave Moriarty, notre précepteur, ne brillait guère. Cette Française, charmante et aimant à transmettre son savoir à ses élèves, m'a laissé un profond souvenir et ce n'est pas sans éprouver un certain *vague à l'âme*\* que je l'évoque après tant d'années. Je conserve avec vénération la loupe qu'elle m'offrit avant son départ pour Paris, à la fin de la dernière année où elle nous apprit à aimer les beautés de la nature et à les étudier avec rigueur et sagacité. Donc, profitant des ultimes rayons du soleil, je mesurai la distance qui séparait un talon nettement enfoncé dans la neige de quatre ou cinq « doigts » qui en découpaient l'extrémité la plus avancée : je parvins à ce résultat stupéfiant de seize pouces et un quart ! Il me fallut également quelques instants pour trouver la seconde trace, correspondant au pas suivant de la créature, qui était séparée de la première par près de trois yards !

Me penchant sur celle-ci, armé de ma loupe, je remarquai un long filament que je prélevai et que je glissai dans mon carnet. J'entendis à ce moment la voix de mon oncle :

– Sherlock !

Il craignait sans doute qu'il me fût arrivé quelque accident fâcheux. Je lui criai que tout allait bien et, dans les derniers rayons du jour, revins à la bâtisse qui avait l'honneur de nous servir d'auberge.

– Où étais-tu donc passé, mon jeune ami ? me demanda Edward, soucieux.

Outre Edward et le sieur Rodier, m'entouraient Moore et Walker, les amis de mon oncle qui partageaient avec lui le bizarre projet de gravir la pointe des Écrins, ainsi que leurs guides, le Chamoniard Michel Croz et le Suisse Christian Almer, deux solides compagnons indispensables pour ce genre d'aventure déraisonnable. Je feignis un recul de frayeur :

– Holà ! Est-ce un tribunal ? Faut-il me condamner d'avoir voulu profiter des derniers rayons du soleil pour admirer ce paysage exceptionnel ?

Mes compagnons se mirent à rire et rentrèrent dans notre « hôtel » en me donnant, au passage,

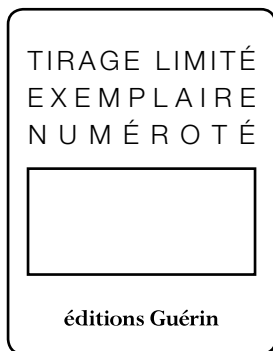


une tape sur l'épaule. Je retins toutefois Edward, l'entraînai à l'écart, et lui fis part de ma découverte.

– Tu as bien fait de ne pas révéler cela aux autres membres de notre expédition, non que je les croie pusillanimes ou crédules, mais parce que je ne voudrais pas que leur attention se dévie d'un pouce du but que nous nous sommes fixé.

Edward lui-même ne me parut pas le moins du monde préoccupé de ma découverte, mais bien plus de l'absence inexplicquée de ce maudit Pic. J'en éprouvai un certain dépit. Edward me tendit la ridicule casquette à oreillettes en tissu écossais de couleur criarde que mon frère Mycroft m'avait offerte à Londres, la veille de notre départ : « Comme ça, tu pourras protéger tes précieuses oreilles quand vous aborderez les froids extrêmes auxquels sont confrontés les touristes qui tentent des escalades insensées, comme l'oncle Edward. » Mycroft n'approuvait ni le projet ni que je fisse partie de l'expédition – du moins en apparence car, en vérité, il comptait beaucoup sur ma jeune sagacité pour lever le voile d'un certain mystère dont il sera question plus loin.

Il a été tiré de cet ouvrage  
1 000 exemplaires numérotés,  
le tout constituant l'édition originale.



Achevé d'imprimer par Ermes Graphics  
à Turin (Italie) en février 2015  
Dépôt légal : mars 2015  
ISBN : 978-2-35221-124-2

Ouvrage publié avec le soutien  
de la Région Rhône-Alpes.

**RhôneAlpes**<sup>Région</sup>

Il aura suffi d'un pique-nique au pied de la muraille de la pointe des Arsines (les Écrins), au lieu-dit « les Balmes de François Blanc », associant deux *gentlemen* écrivains – Pierre Charmoz et Jean-Louis Lejonc –, et la découverte fortuite de quelques ossements, de lambeaux de vêtements et d'un carnet dûment annoté, pour que le doute s'installe : Whympfer, Moore, Walker et leurs guides Croz et Almer sont-ils bien les premiers à avoir foulé le sommet des Écrins ?

À la lecture du carnet retrouvé, propriété du chevalier Dupin – le détective célébré par Edgar Allan Poe –, on découvre que l'enquêteur commandita une autre expédition, menée par de solides autochtones.

L'histoire n'a retenu que la première de Whympfer et consorts. Lejonc et Charmoz n'en ont cure. S'appuyant sur le récit de Dupin et le témoignage, ô combien précieux, du jeune Sherlock Holmes, alors âgé de 14 ans, et présent sur la face nord des Écrins ce 25 juin 1864, nos deux révisionnistes mettent à mal la version officielle...

On dit que la vérité n'a pas de prix : le talent de Pierre Charmoz et de Jean-Louis Lejonc non plus. Et la fantaisie encore moins.



14 € TTC

[www.editionsghuerin.com](http://www.editionsghuerin.com)